

Il faudrait, pour cela, que les deux traditions rapportées par Eusèbe, et qui ne sont pas tout à fait d'accord, fussent authentiques de tous points. Dans ce cas, l'argument se retournerait contre l'hypothèse que nous avons combattue. Si un personnage aussi en vue que Gamliel avait été réputé descendant de David, il n'aurait pas échappé aux recherches de Vespasien ou de Domitien.

Mais quelle valeur faut-il accorder à ces traditions? La seconde n'est évidemment qu'une altération de celle d'Hégésippe. Or, que nous dit cet auteur? Que des ennemis des deux petits-fils de Juda les dénoncèrent à Domitien comme appartenant à la famille de David. Cette accusation n'avait qu'un sens : ces deux parents de Jésus se vantent de descendre de David, eux-mêmes reconnaissent qu'ils sont de la race de David. Il le fallait bien : ils étaient chrétiens et de la famille de Jésus. Jésus étant, dans les Évangiles, qualifié de fils de David, puisqu'il est Messie, tous les membres de sa famille sont nécessairement issus de David.

Si ce texte d'Hégésippe doit être invoqué à propos des prétentions tardives de la maison patriarcale, c'est uniquement pour montrer avec quelle facilité on *devenait* descendant de David.

Mais, en vérité, faut-il accorder à la tradition accueillie par Hégésippe un crédit absolu? Ce Domitien qui a peur, comme Hérode, de la nouvelle apparition du Christ ne ressemble pas beaucoup au Domitien de l'histoire, qui, d'ailleurs, avait près de lui un agent d'informations des mieux qualifiés, le fameux Josèphe.

ISRAEL-LÉVI.

UNE FALSIFICATION DANS LA LETTRE DE MAÏMONIDE

AUX JUIFS DU YÉMEN

Notre savant collaborateur, M. David Kaufmann, a établi d'une manière irréfutable que le passage de la Lettre aux Juifs du Yémen où Maïmonide dévoile la date de l'arrivée du Messie est une grossière interpolation qui jure et avec l'esprit de l'auteur et avec la teneur même de l'épître¹. C'est, comme le dit très justement M. Kaufmann, une audacieuse falsification, et l'on s'étonne

¹ *Revue*, t. XXIV, p. 112 et suiv.

qu'elle n'ait pas été signalée depuis longtemps. Mais ce faux, ajoute M. Kaufmann, a dû se glisser de bonne heure dans le texte arabe, puisque les trois traducteurs de la Lettre, Samuel ibn Tibbon, Abraham ibn Hisdai et Nahum ben Joseph Maarebi l'avaient déjà dans le manuscrit dont ils se servaient.

Peut-être cependant existait-il une autre version hébraïque qui n'avait pas cette addition, ou bien a-t-on de bonne heure conçu des doutes sur l'authenticité de ce document. Autrement, on ne s'expliquerait pas le silence que gardent sur ce passage certains auteurs du moyen âge. Tel, entre autres, Abravanel. On sait que cet écrivain a consacré tout un traité (כפר מיעני הישרעה) à la détermination de la date de l'avènement du Messie. Témoin et victime de la catastrophe tragique qui dispersa dans le monde les Juifs d'Espagne, il chercha à se consoler et à consoler ses malheureux frères en essayant d'arracher à l'Écriture, par des calculs d'une précision mathématique, le secret de la délivrance prochaine.

Abravanel était gêné, dans son entreprise, par une tradition, déjà puissante au temps du Talmud, qui interdisait ces jeux dangereux. Cette défense, il l'interprète à son gré pour se donner toute liberté, mais surtout il se met en quête d'autorités indiscutées qui ont passé outre à cette prohibition. Admirateur fervent de Maïmonide, comme le prouvent maints passages de ce traité même, invoquant son autorité en toute circonstance, il devait être heureux de l'appui que lui apportait la Lettre aux Juifs du Yémen. Or, à deux reprises (1, 1 et 2), il cite l'exemple de Saadia, Raschi, Abraham b. Hiyya, Nahmanide; mais de Maïmonide, pas un mot. Il ajoute, il est vrai: « et quelques autres »; mais il faudrait singulièrement méconnaître la vénération qu'il professait pour le Maître, pour supposer qu'il en eût parlé aussi dédaigneusement. Cet oubli serait d'autant plus étonnant que, quelques lignes plus loin, il cite, pour justifier son projet, une opinion d'Aristote rapportée par Maïmonide.

Dira-t-on qu'Abravanel ignorait la lettre de Maïmonide? Voici la preuve du contraire. Notre auteur, au ch. VIII, § 5, discute l'opinion d'Ibn Ezra, qui voit dans la troisième bête de Daniel la désignation de la Grèce et de Rome. Il y oppose celle du Talmud, d'après lequel Rome est représentée par la quatrième bête, qui apparaîtra avant le Messie. A quoi il ajoute que par Rome il faut entendre aussi, comme il l'a déjà démontré, l'empire musulman : רומי ואומת אדום « C'est également, continue-t-il, l'avis de Raschi, de Nahmanide et de Maïmonide dans ses lettres, que la quatrième

וכן פירש רשי והרמבן ז"ל והרמבם ג"כ « bête fait allusion à Rome » באגרותיו שהחיה הר' נאמרה על רומי.

En effet, Maïmonide, dans sa Lettre aux Yéménites, affirme comme une vérité indiscutable que, d'après Daniel, Isaïe et les docteurs, le Messie apparaîtra lorsque l'empire romain et celui des Arabes se sera étendu (p. 44 de l'édition de Jellinek).

Abravanel, on le voit, connaît la lettre de Maïmonide. Son ignorance du passage incriminé est donc des plus significatives. Elle l'est d'autant plus que c'est tout de suite après le paragraphe sur lequel il s'appuie (p. 45) que vient dans le texte imprimé le morceau qui aurait été la meilleure justification de son dessein.

Du reste, Abravanel n'était pas le seul à ignorer cette interprétation. L'auteur du *Schalschélet Hakkabbala* cite un extrait d'Abraham Hallévi, qui rédigea à Jérusalem, en 1516, « l'explication d'une prophétie trouvée dans les ruines de Jérusalem ». Cet extrait est ainsi conçu : « De nombreux et distingués savants de Barcelone écrivirent à David, petit-fils de Maïmonide, pour lui demander s'il avait quelque renseignement sur le mystère de la fin. » David accéda à leur prière et leur dit l'histoire bien connue de Nahman Ketoufa, l'enfant qui parla en naissant et mourut à douze ans après avoir laissé un livre de prophéties (Voir *Séder Haddorot*, s. v.).

Cet Abraham Hallévi ne semble pas se douter de la précision avec laquelle Maïmonide, d'après la Lettre falsifiée, avait fixé la date de la « fin ». Il est vrai que l'année prédite était déjà passée au temps de David. Mais c'eût été une raison soit de parler de l'erreur de son grand-père, soit de se méfier des traditions de la famille.

Nous n'avons pas besoin de dire que, pour nous, la lettre des savants de Barcelone et la réponse de David sont une invention, qu'en tout cas, David Maïmonide, dont nous connaissons la courageuse intervention lors de la campagne de Moïse Petit contre son père, est incapable d'avoir écrit de pareilles pauvretés. Mais cette fiction même explique l'interpolation de la Lettre aux Yéménites. On voit, par là, comme les auteurs de ces supercheries cherchaient à se couvrir de l'autorité de Maïmonide ou des siens. C'est ainsi qu'est également confirmée l'explication que donne M. Kaufmann des motifs de la falsification qu'il a eu le mérite de relever.

NOTES SUR L'HISTOIRE DES JUIFS EN ESPAGNE

Lorsque Doña Maria de Padilla, favorite de Pierre, roi de Castille, et amie de son ministre des finances, Samuel Lévi, fut sur le point de devenir mère pour la seconde fois, elle résolut de se retirer dans un couvent qu'elle ferait construire. Le roi avait sollicité lui-même l'autorisation du pape pour élever ce couvent, qui ne tarda pas à être érigé à Astudillo, non loin de Castrojeriz, lieu natal de Doña Maria de Padilla.

Tout récemment, Don Francisco Simon y Nieto, de Madrid, a découvert et publié plusieurs documents concernant ce couvent, qui subsiste encore¹. Quelques-unes de ces pièces sont assez intéressantes pour l'histoire des Juifs.

Le chevalier Juan Garcia de Padilla, père de Maria, était en relations d'affaires avec Abraham Marguan, fils de Moïse Marguan, à qui il devait encore, en 1348, mille maravédís².

D'autres de ces documents concernent Don Zag Davila, d'Astudillo, où existait une communauté juive : d'après le rôle de 1474, l'*aljama* d'Astudillo avait à payer 1,800 maravédís d'impôts³. Il y a d'abord deux titres de créance, écrits sur parchemin, en hébreu (*judienga*) et transcrits en espagnol (*cristianego*) par Saton⁴ Echem?, Juif d'Astudillo. Par le premier titre, Don Zag Davila, fils de Moïse Davila, « que Dieu protège⁵ ! » s'engage à payer à Don Zag ha-Lévi, fils d'Abraham ha-Lévi, ou à telle autre personne qui présenterait cette pièce, qu'elle soit juive ou chrétienne, la somme de 7,725 maravédís, payable, moitié, ou 3862 1/2 maravédís, le 1^{er} nissan prochain, et moitié au commencement du mois de kislev de l'année 5115 de la création du monde. Si le paiement n'a pas lieu aux échéances, le débiteur aura à payer le double et sera mis en prison « parce que cette somme représente les revenus des taxes royales du ressort de Cerrato⁶ ». Cette convention a été conclue à Torquemada, le ven-

¹ *Boletín de la real Academia de la Historia*, t. XXIX, p. 118-160.

² *Ibid.*, p. 171.

³ *Amador de los Rios*, III, 591.

⁴ Probablement Sadoun.

⁵ *Que Dios Perdona* = נ"ה = וישמרדו האל ; ou נר"ו = נחמנח = נטריה רחמנח = וישמרדו האל.

⁶ « ... porque los dineros son de rentas de las alcabalas del rey de la merindad de Cerrato ».